

3 Septembre 1959

La lettre de « L'Express »



AINSI, à la suite du voyage de M. le ministre de la Culture, les pays de l'Amérique du Sud apporteront, selon toute vraisemblance, l'appui de leur voix à la France au cours de la prochaine session de l'O.N.U.

Les sortilèges dont dispose M. André Malraux ne sont donc pas inférieurs à ceux dont usèrent successivement M. Pineau en 1956 et 1957, et M. Jacquinot en 1958, pour obtenir un semblable résultat.

Si MM. Pineau et Jacquinot se mettaient soudain à écrire comme M. Malraux, ils auraient quelque raison de s'enorgueillir. On voit moins bien ce que la réciproque peut apporter de satisfaction à M. Malraux. Mais tels sont les prestiges du pouvoir. La France a compté, depuis la Libération, 130 ministres et, au plus, quatre « maîtres à penser » parmi les grands écrivains.

Immolant l'écrivain au ministre, M. Malraux a-t-il obéi à la fascination qu'il dénonçait lui-même ainsi en d'autres temps :

« L'homme n'a pas envie de gouverner. Il a envie de contraindre. D'être plus qu'homme dans un monde d'hommes. Non pas puissant : tout-puissant. La maladie chimérique dont la volonté de puissance n'est que la justification intellectuelle, c'est la volonté de déité : tout homme rêve d'être dieu ».

Le voici donc dieu au Pérou.

Que ne l'est-il en France, où l'instruction des étudiants s'opérera désormais dans les casernes plutôt que dans les Facultés, sans que le ministre de la Culture ait eu à en connaître...

Mais ce grand phare ne peut plus éclairer les routes de la terre sur lesquelles cheminent le commun des hommes. Il a choisi («... nous commençons à savoir ressusciter les rêves ») de dresser son faisceau vers le ciel et d'y chatoyer parmi les nébuleuses.

M. MALRAUX est bien libre de conduire son destin comme il lui convient. Nous avons, nous, la liberté d'en éprouver de la tristesse.

Lorsque, ces dernières années, des hommes quelconques

accompagnaient de paroles quelconques la quête humiliante à laquelle la poursuite de la guerre d'Algérie nous contraint désormais à la fin de chaque été, ils ne mentaient pas plus qu'il n'était nécessaire pour vendre ce qu'ils avaient à vendre : la perspective d'une paix honorable, conclue à court terme. Rien d'essentiel n'était entamé.

Mais André Malraux réduit, pour justifier la politique du gouvernement auquel il appartient, à exhiber publiquement ses cicatrices (« J'ai quatorze blessures au service de la liberté ») ;

à cracher sur Sartre l'opposant (« Il faisait jouer à Paris ses propres pièces visées par la censure allemande ») ;

à mimer Robert Lacoste (« Il y a seulement 30.000 fellagha en face des Français ») ;

à tricher avec la vérité (« J'ai été ministre de l'Information et, pendant quatre mois, il n'y a pas eu de torture »).

André Malraux conduit à mutiler si cruellement sa physionomie, pour mendier une voix, c'est un peu comme si chacun de nous se crevait les yeux.

POUR d'excellentes, pour de multiples raisons, il n'est personne qui ne souhaite la prompte réalisation des pronostics que, de son côté, le chef de l'Etat, comme ses prédécesseurs, livrera au président des Etats-Unis pour lui arracher une fois encore son appui.

« Je crois apercevoir de grandes espérances et d'abord celle de la paix », a-t-il dit.

Depuis que les déclarations de M. André Malraux ont été diffusées, une raison supplémentaire nous a été donnée de prier pour que ces grandes espérances se traduisent dans les faits.

Nous ne sommes pas assez riches pour pouvoir sacrifier, chaque année, un Malraux à l'Amérique du Sud.

Françoise Giroud.